

L'équivoque de la séparation *

Pierre BRUNO

« Séparation » est, dans l'enseignement et l'œuvre de Lacan, un concept dont les coordonnées se trouvent essentiellement dans l'écrit intitulé « Position de l'inconscient » et dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, le livre XI du séminaire. La séparation est un des deux moments, avec l'aliénation, de l'assujettissement, c'est-à-dire de ce procès par lequel un sujet s'inscrit, dans la structure, comme névrosé, pervers ou psychotique. Cette inscription dépend de la forme, de la place et du mode de composition du fantasme. Lacan utilise aussi l'expression de « causation du sujet », qui recouvre ces deux moments. Les leçons du séminaire consacrées à l'aliénation et à la séparation sont au nombre de quatre, de mai à juin 1964. L'écrit « Position de l'inconscient » serait d'avant le mois de mars 1964, puisque telle est la date fixée par Henri Ey pour le recueil des textes issus des interventions au colloque sur l'inconscient tenu à Bonneval en novembre 1960. On peut donc déduire que la rédaction de l'écrit précède les leçons du séminaire, et on retrouve d'ailleurs dans celles-ci des paragraphes entiers de celui-là.

Y a-t-il une clinique analytique de la séparation ? Répondre positivement revient à affirmer qu'il y a une clinique du fantasme, et à cet égard on pourrait sous-titrer l'article de Freud « On bat un enfant » : « Clinique de la séparation », mais il serait vain de vouloir la trouver dans les références de Lacan que je viens d'indiquer ; après 1965, le concept de séparation disparaît même du lexique lacanien. Cependant, puisqu'il s'agit de clinique analytique, et non psychologique, c'est-à-dire d'une clinique commandée par un questionnement de la position de l'analyste dans la cure, et non d'une clinique prétendant objectiver le patient en construisant sur lui un savoir, nous pourrions déterminer en quoi l'analyste est, au final, l'enjeu même de cette séparation.

Sans doute, Lacan n'utilise pas directement le concept de séparation pour désigner la séparation de l'analyste et de l'analysant, telle qu'elle pourrait concerner

Pierre Bruno, < pierre.bruno@wanadoo.fr >

* Cet article est la réécriture d'une intervention faite à l'IRPA, à Milan, le 18 octobre 2009, à l'invitation de Massimo Recalcati.

l'examen de la fin d'une psychanalyse, mais nous verrons qu'il est possible d'éclairer la question de la fin au moyen de ce concept. Je vais donc d'abord essayer de restituer ce qu'il en est de ce concept, à partir des deux références mentionnées, et de quelques autres, puis je dirai ce que j'entends par la séparation dans la clinique de l'autisme, en discutant à l'occasion de la pertinence de cette catégorisation ; ce choix de l'autisme me semble approprié pour appréhender la séparation *in statu nascendi* ; enfin, je rapporterai la question de la séparation à celle de la fin et nous verrons alors comment la séparation en tant qu'index de la fin est, d'une certaine façon, le contraire de ce qu'elle est comme moment de la causation du sujet, tout en requérant cette dernière comme condition. J'espère ainsi réaliser le programme que recèle mon titre : l'équivoque est celle que relève Lacan entre les deux étymologies latines possibles, *separare*, « séparer », et *se parare*, « se parer » d'un côté, « s'engendrer » de l'autre.

Le texte de Lacan

Ce que je vais proposer maintenant n'est ni une explication de texte, ni un commentaire à la façon de Jean Hyppolite, mais une lecture. Je prends donc la responsabilité de mes énoncés et je ne me martyrise pas à vouloir savoir ce que Lacan veut dire. Je viens d'évoquer la clinique analytique. Or, la causation du sujet ne peut devenir intelligible qu'à être située dans le processus même, celui de la cure, où l'analyste fait partie de l'inconscient, puisqu'il en est l'adresse. De même que le lapsus ou toute autre formation de l'inconscient ne peut être jugé sans prise en compte de cet Autre qui, comme adresse, est inclus dans l'inconscient, de même les deux opérations de la causation du sujet (aliénation et séparation) ne peuvent être envisagées sans tenir compte de l'Autre. Le sujet veut l'Autre à sa botte, et c'est ce vouloir qu'une psychanalyse peut dissoudre, dès lors que l'analyste sait ne pas être, lui, à la botte de l'Autre et sait, aussi, n'être, de L'Autre, qu'un rebut. On parcourt ainsi le champ de déplacement de l'équivoque, de l'assujettissement dans le fantasme au retournement (nous verrons comment définir ce terme vague) de celui-ci. Cette formulation redouble d'ailleurs l'équivoque, puisque le « s'engendrer » peut valoir aussi bien pour la constitution du sujet dans le fantasme que pour le sujet analysé.

Abordons les choses de front. L'aliénation tient au fait que, les êtres humains étant des êtres parlés et parlants, un sujet ne saurait émerger s'il n'y avait pas de signifiant, l'Autre étant le lieu du signifiant. Précisons : le lieu du signifiant et non du code, c'est-à-dire du dictionnaire, dans lequel à chaque mot correspond une ou plusieurs significations. L'Autre, on ne peut mieux le définir que comme un dictionnaire muet, dans lequel il y aurait les mots, mais pas les définitions. Chacun sait que l'enfant sauvage est une abstraction, de même que Mowgli, le petit héros du *Livre de la jungle*. C'est une tentative désespérée pour penser l'humain en dehors du langage. Ce genre de fiction a commencé au XVIII^e siècle. On le trouve chez Marivaux, mais aussi,

sur un autre mode, chez Daniel De Foe qui, avec Robinson, invente génialement un être qui pourrait s'abstraire non du langage, mais des rapports de production.

La psychanalyse contredit ces fictions en posant une condition préexistante au sujet : « Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende ¹. » À ce point, il faut éviter une première méprise. On pourrait penser que, selon la formule bien connue « le mot est le meurtre de la chose », celui ou celle qui est ainsi habillé d'un signifiant disparaisse comme chose. Ce serait une aliénation au sens philosophique, hegelien précisément : la chose humaine, du fait que ça parle d'elle, disparaît en s'aliénant dans le ou les mots qui constituent la parole qui parle d'elle. Lacan récuse cette conception pour une raison simple : la chose humaine, pour continuer à appeler de cette façon ces quelques livres de chair vivante, n'est affectée que pour autant qu'elle écoute. Peu importe même qu'elle entende ou non, si elle écoute. C'est parce qu'elle écoute que cette chose humaine va se réduire au signifiant qui parle d'elle, mais qui, devenu le signifiant écouté, n'est plus le même que le signifiant parlé. Le sujet, puisque dès lors nous pouvons parler de sujet et non plus de chose, devient le signifiant écouté et, alors même que, dans l'instant où ça parlait de lui, il pouvait commencer à relever d'un sens, il se perd comme sens en devenant le signifiant écouté. Un sujet se constitue ainsi comme divisé entre le sens qu'allait lui conférer le fait que ça parle de lui et la pétrification qui découle de ce qu'il devienne le signifiant écouté. Notons donc que le signifiant du ça parle n'est pas le même que le signifiant écouté, bien que ce soit matériellement le même. Ce qui prouve cette non-identité, sans même recourir à la contradiction russellienne, c'est, par exemple, la possibilité du mal-entendu. Ainsi, le signifiant parlé, c'est S1, le signifiant écouté, c'est S2. Du fait du prendre acte de l'écoute, un se divise originairement en deux.

La séparation dans l'autisme

Nous avons franchi l'Everest et je propose tout de suite une descente douce. Dans des temps maintenant reculés, j'ai travaillé en tant que psychanalyste dans un hôpital pour enfants psychotiques. J'ai reçu alors un jeune garçon de 8 ans environ, L., qui ne s'exprimait pas, mais que je voyais arpenter la cour, tête baissée, en répétant le mot « connard ». Nous pouvons identifier ce mot, « connard », comme étant issu de l'Autre, au niveau du « ça parle de lui », mais aussi comme le signifiant écouté dans lequel L. se pétrifie en le répétant indéfiniment. Pour autant, pouvons-nous parler de S1 et de S2 ? Là est le problème dans ce cas. Lacan propose une solution en considérant qu'il y a, entre le signifiant parlé et le signifié écouté dans lequel s'identifie, tout en s'y figeant, le sujet, une holophrase, une séparation problématique. « Séparation », nous y voilà.

1. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 835.

Tant dans l'écrit que dans le séminaire, Lacan souligne l'étymologie latine de « séparation ». *Separare*, séparer, équivoque avec *se parare*, se parer et encore s'engendrer. La séparation est un engendrement du sujet, là où l'aliénation est une aphanisis, un *fading*, un évanouissement du sujet. Posons, avant d'examiner ce deuxième mouvement, deux pitons de rappel, pour filer la métaphore montagnarde. L'aliénation ne consiste pas à faire que le sujet se retrouve dans l'Autre, elle le divise : « S'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme aphanisis². » Cet autre côté est celui où le sujet se trouve identifié à ce que Freud a formulé comme étant le *Vorstellungsrepräsentanz*, que Lacan traduit par représentant de la représentation, soit S2, en récusant la traduction « représentation de la représentation ».

Dans le cas du signifiant « connard », que je viens d'évoquer, il est remarquable que ce « connard » ne puisse s'adresser à l'Autre, ou à l'autre. Pourquoi ? Pourquoi ce signifiant venu de l'Autre du langage semble-t-il se redoubler en un signifiant dont on pourrait dire qu'il échoue à faire parole ? C'est là que la séparation intervient : elle fait du parlé un parlant en opérant, avec le manque du sujet (son aphanisis), un prélèvement sur l'Autre. Voici la formule-clé de Lacan dans « Position de l'inconscient³ » : « Cette fonction ici se modifie d'une part prise du manque au manque, par quoi le sujet vient à retrouver dans le désir de l'Autre son équivalence à ce qu'il est comme sujet de l'inconscient. Par cette voie, le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre, suivant le tracé que Freud découvre comme la pulsion la plus radicale et qu'il dénomme pulsion de mort. » Qu'est-ce qui est prélevé sur l'Autre, c'est-à-dire ici sur l'être vivant qui sert de support au langage ? Comme le terme de pulsion nous l'indique, il s'agit non d'un signifiant mais d'un objet : sein, regard, voix et excrément. Pour ce dernier, on pourrait objecter qu'il est prélevé non pas sur l'Autre mais sur le sujet. Mais il ne s'agit pas de l'objet dans sa concrétude physique, il s'agit de l'objet présent dans la demande, et cette demande (« va au pot, mon chéri ») est bien de l'Autre.

Cela, me semble-t-il, éclaire parfaitement ce qu'il en est de l'objet dit *a* par Lacan : un objet prélevé dans l'Autre, soit un manque produit dans l'Autre, au moyen de la perte à laquelle j'ai été réduit par le « ça parle » de moi. Dans la vignette que j'ai choisie pour rendre intelligible ce concept de séparation, il y a manifestement un raté dans celle-ci. À quoi est-il dû ? Dans les années 1960, Lacan considère que c'est la métaphore paternelle qui est au principe de la séparation. Autrement dit, pour L., la place n'aurait pas été produite où le sujet pourrait symboliser sa perte initiale, ou, pour faire le pont avec Freud, symboliser son *fort*, sa disparition. Pourtant, peut-on parler d'absence de séparation ? Je ne le pense pas.

2. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 191.

3. J. Lacan, « Position de l'inconscient », *op. cit.*, p. 843.

Pour argumenter ma réponse, je vais avoir recours à une deuxième vignette de clinique analytique ⁴. S. est un garçon autiste, âgé de 11 ans au début de sa cure. Il ne parle pas, est incapable de prononcer un phonème, son regard traverse le corps de l'autre. Dans une première séquence, S., quand la séance est terminée, tente d'emporter un objet qui m'appartient, un coussinet, mais, au seuil de la porte, il renvoie cet objet à l'intérieur. Ainsi, il signe le fait qu'il n'a pas d'espace « extérieur » à sa disposition pour y déposer un objet prélevé dans l'Autre. Dans la suite de cette séquence, il vient en séance avec un objet « pareil » à celui qu'il sait être dans mon cabinet et, de cette façon, il peut partir en emportant l'objet qui m'appartient, plus l'objet homologue qu'il a amené. Je peux donc en déduire qu'il est en mesure de prélever un objet dans l'espace de mon cabinet à la condition de le redoubler par un objet qu'il a prélevé chez lui. Il se trouve que, le jour où il réussit enfin à sortir avec cet objet qui m'appartient, sa mère, le seuil de la porte étant franchi, m'informe qu'elle ne pourra pas accompagner S. la prochaine fois. Entendant ces paroles, S. laisse tomber l'objet qui m'appartient dans l'escalier. Nul besoin de commenter plus avant cette clinique qui parle d'elle-même. Je dois ajouter cependant que cette séquence a lieu après de nombreuses séances où il est arrivé à plusieurs reprises que S. tente de déféquer en séance, avec succès une ou deux fois. Cette défécation n'a pas la valeur d'un don, mais a bien plutôt la valeur d'un forçage à l'encontre de lui-même, comme s'il ne pouvait qu'exécuter une injonction surmoïque.

Une autre séquence vaut d'être rapportée. Quelque temps après, S., au moment d'entrer, enjambe le seuil, mais, au lieu d'effectuer une deuxième enjambée, il lève la jambe restée en arrière, puis la repose dans sa trace. Alors il peut entrer. Il effectue ce rituel plusieurs séances, puis un jour il va le modifier en entrant directement, mais à cloche-pied. Un nouveau phénomène va s'inscrire dans ce qui constitue une série. Il se bouche alternativement un œil puis l'autre ⁵. On voit que là il s'agit toujours pour S. de présentifier la part qui doit lui manquer pour qu'un objet puisse être prélevé sur l'Autre.

Une troisième séquence sera décisive dans la dialectique de la cure. La maman de S., non sans raisons, attribuait la psychose de son fils à ce qu'elle nommait elle-même « forclusion du Nom-du-Père » jusqu'à ce qu'un jour, sans y prêter attention, elle m'apprit qu'au moment de sa grossesse elle avait contracté une rubéole, qui pouvait bien expliquer un certain déficit proprement neurologique. Je fis alors part de cette information à S. sous la forme : je viens d'apprendre qu'au moment où elle

4. Il existe une polémique sur l'emploi de la vignette clinique, certains psychanalystes voulant l'éradiquer, d'autres s'en alimenter. Pour ma part, je considère que cet emploi ne se justifie que lorsqu'il s'agit de faire avancer la théorie. Quand il s'agit seulement de l'illustrer, cet emploi non seulement est vain, mais va contre l'éthique du savoir du psychanalyste.

5. On pourra trouver un compte-rendu de ce cas dans *Analytica*, volume 42, Paris, Navarin, 1985.

t'attendait, ta maman a été malade, ce qui pourrait expliquer certaines des difficultés que tu as. Moyennant quoi, la séance suivante, S. arrive avec un visage et surtout un front très sérieusement contusionnés. Sa mère m'explique que les éducateurs l'ont trouvé en train de se frapper violemment la tête contre un mur. Il m'apparaît à ce moment que S. n'avait pas supporté que je mette en cause l'intégrité de sa mère en lui disant qu'elle avait pu être malade et qu'il avait répondu à cette parole en essayant de disparaître lui-même. Je le lui dis, et peu à peu il va s'apaiser. Après cette séance, ses parents vont constater de grands progrès chez S. et notamment la capacité à prononcer la syllabe « pa » alors qu'il avait été dans l'incapacité radicale, jusqu'alors, de prononcer une consonne explosive (avant une voyelle).

L'intérêt de cette clinique est de permettre de suivre, en temps réel, le procès de la séparation. On pourrait aussi se demander si, par rapport aux formes constituées de la psychose, à savoir mélancolie, schizophrénie, paranoïa, psychose maniaco-dépressive, l'autisme dit infantile ne relèverait pas d'une fixation libidinale antérieure logiquement à ces quatre choix, fixation caractérisée par l'incapacité à prélever un objet dans l'Autre « en échange » du signifiant par lequel cet Autre offre au sujet une entrée dans le langage ⁶.

Nous pouvons ainsi conclure simplement que la séparation ne fait pas défaut en l'absence de la métaphore paternelle, mais qu'elle prend d'autres formes que dans la névrose. Je cite de nouveau Lacan dans « Position de l'inconscient » parce que cette citation et les séquences que je viens de rapporter s'éclairent l'une l'autre : « [...] ce qu'il comble ainsi n'est pas la faille qu'il rencontre dans l'Autre, c'est d'abord celle de la perte constituante d'une de ses parts, et de laquelle il se trouve en deux parts constitué. Là gît la torsion par laquelle la séparation représente le retour de l'aliénation. C'est qu'il opère avec sa propre perte, qui le ramène à son départ ⁷ ». La descente est terminée. Nous allons reprendre l'escalade. En effet, si la séparation est bien la mise en place de l'objet *a* en tant qu'un des pôles, pour utiliser un mot neutre, du sujet divisé, la conséquence en est la composition du fantasme. Ce fantasme, certes, va soutenir le désir, mais au prix de refuser au sujet de ce désir de reconnaître celui-ci comme désir de l'Autre, pour autant que l'objet *a* est le produit d'un prélèvement sur l'Autre. Ce processus en fait est complexe : c'est dans l'intervalle entre S1 et S2, qui implique pour ne pas être colmaté la séparation, que se greffe par métonymie le désir de l'Autre. Dans ce même mouvement de la séparation, c'est l'objet *a* qui va fonctionner comme cause du désir, en masquant l'Autre d'où s'origine le désir. On peut en

6. C'est, semble-t-il, la conception développée par Robert et Rosine Lefort à propos de Marie-Françoise, dans *Naissance de l'Autre*, Paris, Seuil, 1980.

7. J. Lacan, « Position de l'inconscient », *op. cit.*, p. 844.

déduire que, dans cet intervalle entre S1 et S2, le désir de l'Autre est masqué, mais que, sans cet intervalle, il est inquestionnable.

Hors sujet

La question se pose ainsi maintenant de savoir comment l'Autre pourra être interrogé et surtout, au terme de ce questionnement, comment l'analyste pourra être réduit à cet objet *a*, en tant qu'objet dont il n'y a pas de représentation possible, ce qui ouvre la voie à une fin de cure véritable et vérifiable.

Dans la leçon du 16 juin 1965 des *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan développe la topologie qui permet de montrer la relation entre le sujet divisé et l'objet *a*. La bande de Möbius est la division (*Entzweiung*) du sujet, à laquelle va se coudre la surface bilatère, sans demi-torsion, de l'objet *a*. Nous obtenons ainsi cet objet qu'on appelle le cross-cap, qui montre la topologie du fantasme. Cette opération est possible, nous indique Lacan, parce que l'objet *a* se substitue à l'Autre et c'est la séparation. Comment situer ce moment dans le procès de la cure ? Ce moment consiste à s'interroger sur le désir de l'Autre occulté par cet objet jusqu'au point de découvrir quel objet je suis pour l'Autre. Voici ce que dit Lacan : « L'analyse passe par le défilé de cette reposition de moi comme sujet dans ce *a* que j'ai été pour le désir de l'Autre, et aucun dénouement n'est possible dans l'énigme de mon désir sans ce repassage par l'objet *a*. »

Or, contrairement à la doxa qui fut un temps celle de l'École de la Cause freudienne, la fin de l'analyse ne coïncide pas avec ce moment. Dans les cartels de la passe auxquels j'ai participé dans cette école, il m'est souvent arrivé d'entendre cette formule, soufflée par la rumeur comme s'il s'agissait d'un sésame pour être nommé AE : j'ai découvert quel objet j'étais pour l'Autre (en l'occurrence, le plus souvent une merde). Pour m'épargner un long discours, je cite de nouveau Lacan, qui est on ne peut plus explicite : « En effet, il y a un tournant de l'analyse où le sujet reste dangereusement suspendu à ce fait de rencontrer sa vérité dans l'objet *a*. Il peut y tenir et ça se voit⁸. » Il faut donc ne pas s'en tenir là. Il faudra attendre dix ans pour que, dans « L'étourdit », Lacan présente la topologie du découpage du cross-cap qui permet de rendre compte de la fin. Il n'est pas sûr que cette solution ait été entendue, à savoir que, pour finir son analyse, un analysant doit, littéralement, *sortir du sujet*, puisque le sujet « est effet de dit⁹ » et non de dire. L'effet de dire correspond à cette double coupure dans le cross-cap, qui a pour conséquence la chute de l'objet *a*. Alors que la connexion du sujet et de l'objet *a* concernait le montage du fantasme, nous avons

8. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, édition de l'Association freudienne, p. 433.

9. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 472.

affaire ici à un démontage. Une fois chu, ce n'est que dans un après-coup que cet objet se révèle n'être autre que l'analyste qui en a supporté le semblant.

Dans le fantasme tel que Freud l'article, il existe un temps que ce dernier considère comme restant inconscient et qui est celui où le père est pour le sujet l'agent de la castration. Certes, beaucoup le savent, mais c'est une chose de le savoir, autre chose de le dire, dans l'analyse, comme résultant d'une expérience. Un analysant pour qui sa mère est un objet d'adoration rêve qu'il la hait, ou du moins conclut que tel est le message du rêve après interprétation. Pourquoi la hait-il dans ce rêve, alors qu'il l'aime, sinon parce qu'elle a régulièrement occulté la place du père comme agent de la castration et l'a ainsi conduit à mépriser son père. Grâce à ce rêve, il réalise qu'il est resté fixé à la cause du désir qu'il est pour l'Autre. Soyons attentifs à ce renversement : il s'agit ici non pas de ce qui cause son désir, mais de ce qui alimente sa jouissance dans le fait de causer le désir de l'Autre. Il y a méprise sur la cause du désir, tant que cet analysant en estime être l'origine et qu'il pourrait ainsi avoir l'Autre à sa merci, alors que c'est du désir de l'Autre qu'il est dépendant par l'intermédiaire de son illusion d'être celui qui, de l'Autre, cause le désir.

La solution est bien entendu qu'il se déprenne de cette méprise en se délestant de cet objet. Comment ? En remettant à son analyste cette fonction d'objet. Disons alors que l'analyste, dans ce moment conclusif, doit consentir à être *prêt à jeter*. Faut-il préciser que nous venons de rencontrer le paradigme obsessionnel ? On voit qu'ici nous avons affaire non plus à une séparation qui a pour conséquence de sceller le sujet à la cause du désir qu'il s'imagine être pour l'Autre dans le fantasme, en ayant prélevé sur cet Autre le support pulsionnel qui supporte sa propre demande, mais à une séparation autre, à savoir la séparation par rapport à cet objet. Lacan dénomme ce mouvement d'un néologisme : *désaïfication*. Celle-ci implique d'avoir démonté le fantasme, extrait l'objet, et passé à l'Autre, devenu autre, c'est-à-dire l'analyste, ledit objet désormais réduit, définitivement, à un reste sans gravitation. Citons Lacan une dernière fois : « Le psychanalysant est celui qui parvient à réaliser comme aliénation son "je pense", c'est-à-dire à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique, celle du sujet divisé. Il ne le peut qu'à rendre à l'analyste la fonction du (a), que lui ne saurait être, sans aussitôt s'évanouir ¹⁰. » La séparation, si tant est qu'il faille conserver ce terme, est ainsi un procès ouvert, dans lequel un « je suis » ne s'assure que d'un désêtre de l'analyste.

Il faut encore expliquer comment, dans la névrose en tout cas, mais une application à la psychose est à portée, ce retournement procède. Il consiste dans un dédoublement de l'objet *a* comme cause du désir dans le fantasme et de ce même objet

10. J. Lacan, « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 359.

comme agent de la castration ¹¹. Ce dédoublement révèle que si la castration est condition du désir, elle n'est pas sans procurer au sujet un plus-de-jouir qui corsète le désir dans un mode phallique de jouissance, exclusif de toute autre jouissance. Dans cet horizon, se profile l'idéal pervers d'un désir qui ferait loi ou, comme on le constate dans la propension religieuse de la perversion, d'une loi qui se substituerait au désir. Aussi bien, ici, l'éthique de la psychanalyse met le holà à cette imposture d'une harmonie entre le désir et la loi, c'est-à-dire à cette imposture d'un père sans défaut. C'est cette imposture qu'un sujet est souvent tenté d'incarner à son tour.

11. C'est dans l'écrit « Kant avec Sade » qu'on peut trouver cette thèse, discrète il est vrai, dans l'homologation de *a* avec la « troupe des tourmenteurs », mais aussi dans les deux schémas qui supportent le fantasme sadien. Isabelle Morin et moi-même avons abouti à cette lecture, indépendamment l'un de l'autre, dois-je préciser. J'ajoute que ce dédoublement est homéomorphe à celui entre le symptôme et le symbolique, sur quoi se termine, presque, l'enseignement de Lacan.